

**Cours de philosophie méthodique et populaire**  
**« Être loin »/ « Être près »**  
**Martin Rueff**

26 janvier 2021

« Il y a dans le Dasein une tendance à la proximité », Martin Heidegger, *Etre et temps*, § 23, 1927

« La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,  
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,  
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !  
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,  
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum ».  
Baudelaire, « La chevelure », *Les Fleurs du mal*, 1857

**Introduction du cours**

« Où en sommes-nous ? », « Où sommes-nous ? »

- 1) Prémisse : philosophie de l'espace ?
  - 2) *Essai sur l'origine des langues*, Rousseau : « Être loin », « être près », « être avec ».
  - 3) La troisième prémisse touche à l'importance que j'accorderai dans ces trois leçons à la phénoménologie de Martin Heidegger.
- Cet étant que nous sommes toujours nous-mêmes et qui a entre autres la possibilité essentielle du questionner, nous le saisissons terminologiquement comme *DASEIN*.

« Le Dasein est essentiellement dés-éloignant, c'est-à-dire qu'il laisse à chaque fois, comme l'étant qu'il est, de l'étant venir à sa rencontre dans la proximité »

Ou encore

« Il y a dans le Dasein une tendance à la proximité ».

## I. Être loin, être près, être avec : pronom parole espace

1. E. Benveniste : *Problèmes de linguistique générale*, I Paris Gallimard, 1976 : « La structure des relations de personne dans le verbe », p. 225 sq.; « La nature des pronoms », p. 251 sq.; « De La subjectivité dans la langue », p. 258 sq.. *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris Gallimard, 1980 : « Le langage et l'expérience humaine », p. 67 sq.; « L'appareil formel de l'énonciation », p. 79 sq. Sur Benveniste, cf. *Langages* n°77, 1985, et *Linx*, E. Benveniste, vingt ans après, 1997.
2. La notion d'instance de la parole
3. Hegel : du « moi » au « soi » : lecture des transactions pronominales de la « Certitude sensible » dans *La phénoménologie de l'Esprit*  
*Ce qui ne disparaît pas dans cette expérience, c'est le moi en tant qu'universel. Le moi est seulement universel, comme le maintenant, l'ici ou le ceci, en général. Je vise bien un moi singulier, mais aussi peu puis-je dire ce que je vise dans le maintenant et l'ici, aussi peu le puis-je dans le moi. En disant ceci, ici, maintenant, ou un être singulier, je dis tous les ceci, les ici, les maintenant, les êtres singuliers. De même lorsque je dis moi, ce moi singulier-ci, je dis en général tous les moi ; chacun d'eux est juste ce que je dis : moi, ce moi singulier.*  
*Phénoménologie de l'esprit*, trad. Hippolyte, Paris, Aubier- Montaigne, 1983, I, 86. Cf. Kojève, *Le Concept, le Temps et le Discours, Introduction au Système du Savoir*, Paris, Gallimard, 1990, p. 119 sq.
4. Où Henri Maldiney mécontente Hegel ; H. Maldiney, *Regard, Parole, Espace*, L'âge d'homme, Lausanne, 1973. La grammaire des déictiques nous apprend la naissance de la parole: là où un je parle à un tu, ils ouvrent un monde. Si la linguistique de Benveniste rencontre la phénoménologie de Heidegger et de Merleau-Ponty c'est qu'elle indique la tresse de la parole et de l'espace, du lieu et du verbe.
5. Hypothèse de Jean-Claude Milner : « *Ibat obscurus* » in *Le périple structural*, Paris, Le Seuil, 2002 – relayée par E. Balibar, in « De la certitude sensible à la loi du genre, Hegel, Benveniste, Derrida » (2005), in *Citoyen sujet et autres essais d'anthropologie philosophique*, Paris PUF, 2011.
6. Le problème : le statut de la troisième personne. Quelle est la personne qui mérite le plus le titre de pronom personnel ? Les enjeux de cette question et la thèse des guillaumiens. Cf. Gérard Moignet, *Le pronom personnel français, essai de psycho-systématique historique*, Strasbourg, 1972 et « Sur le système de la personne en français » in *Etudes de psycho-systématique française*, Paris, Klincksieck, 1974

## II. Heidegger et le problème de l'espace, lecture des §§ 22 à 24 d'Être et Temps

**Remarque :** la structure du chapitre III de la première section de la première partie d'Être et Temps.

Le chapitre premier se présente comme l'analyse fondamentale préparatoire du Dasein : il expose le « thème de l'analyse du Dasein » (§9), délimite l'analytique du Dasein par rapport aux « sciences humaines » (anthropologie, psychologie, biologie) (§ 10 – ce § est décisif pour l'histoire des rapports entre philosophie et sciences humaines et explique en grande partie la position philosophique de M. Foucault), et précise ce qu'il faut attendre de l'analytique existentielle et de l'interprétation du Dasein primitif.

Le chapitre II est donc le premier chapitre de l'analytique existentielle. Il est d'une importance décisive. Comme l'écrit Marlène Zarader, les §§ 12 et 13 forment « la base de l'analytique existentielle ». C'est le moins que l'on puisse dire : Heidegger va exposer le fondement de son analytique qui est « l'être-au-monde » : le Dasein « est au monde », ce qui signifie qu'il n'est pas « dans le monde » et que la connaissance qui cherche les relations du Dasein et du monde. Il est très insuffisant de dire que le Dasein connaît le monde comme un objet. Le § 13 va soutenir que le problème de la connaissance du monde est un problème dérivé car le Dasein est d'emblée au-monde, dans un être auprès du monde qui est antérieur à toute connaissance et dont toute connaissance dérive.

Au terme du chapitre II, on peut dire :

1. Que le Dasein n'existe que pour autant qu'il est « dehors », hors de lui, « au monde » ;
2. Il n'est au monde que pour autant qu'il est « pré-occupé », entendez, pris dans un usage du monde ;
3. En raison d'une mauvaise ontologie, on considère à tort que le problème de la connaissance est premier alors que c'est bien la préoccupation qui est la modalité originelle de la relation du Dasein au monde ;
4. La connaissance est un monde second, dérivé de l'être-au-monde.

Il n'est que trop clair que la spatialité est la détermination essentielle du Dasein dès lors que celui-ci est défini comme « être-au-monde ».

C'est pourquoi le chapitre III est consacré à la mondanité du monde.

Il s'ouvre par un § isolé (le 14 : La mondanité du monde en général) avant de se distribuer en trois sections.

Le § 14 pose que décrire phénoménologiquement le monde, c'est décrire le monde du Dasein, le monde tel qu'il est pour et par le Dasein. Il n'y en a pas d'autre. Sans Dasein, il n'y aurait pas de monde. Il n'y a pas un monde dans lequel se trouve le Dasein : il y a le monde du Dasein, le Umwelt.

- A) C'est pourquoi la section A porte sur l'analyse de la mondanité ambiante et de la mondanité en général. Comment se présente notre mondanité ambiante ? Non pas comme un monde de choses, mais comme un monde d'ustensiles, d'outils, d'appareils : nous sommes entourés d'outils, du portable au stylo, de l'ordinateur à la voiture. Heidegger va consacrer des pages importantes à l'ustensilité des outils. Gunther Anders a ironisé, comme Adorno sur le côté réactionnaire des exemples de M. Heidegger, mais il faudrait montrer que les outils de la modernité (auxquels il préfère ceux du monde paysan et artisanal) contredisent les analyses de l'ustensilité. Or les caractéristiques isolées par Heidegger semblent plutôt confirmées par nos outils modernes (notamment la catégorie de disponibilité. Pensons à nos ordinateurs : souvent nous ne sommes même pas capables de nous rappeler leur couleur, leur texture, etc. « La spécificité de l'étant disponible consiste à se retirer pour ainsi dire en son être disponible, de façon à être justement à proprement parler disponible ». Pour qu'un outil fonctionne comme tel il faut qu'il se fasse oublier. Mais attention : « la disponibilité est la détermination ontologico-catégoriale de l'étant en tant qu'il est 'en soi' ». Or la mondanité du monde ne peut nous apparaître en tant que telle qu'à condition que l'outil s'avère indisponible. C'est la réciproque de la proposition suivante : « que le monde ne se manifeste pas est la condition pour que l'être disponible puisse ne pas cesser de n'être pas remarqué ». La section A s'achève sur une analyse du « signe » (§ 17 et 18) qu'il nous faut survoler d'autant que l'articulation entre les § 14 et 16 d'une part et les § 17-18 de l'autre fait problème.

- B) L'analyse de la spatialité du Dasein à partir de l'ambiance du monde ambiant doit être au préalable dégagée de l'interprétation cartésienne du monde. Il s'agit pour Heidegger en trois paragraphes (§§19,20, 21) de faire de la thèse cartésienne du monde l'exemple extrême d'une conception du monde qui se fonderait sur des catégories ontologiques inadéquates, puisées dans une idée déterminée de la nature, au lieu d'être tirées de l'être-au-monde. Dès lors que l'on considère que le Dasein est « dans le monde », qu'il est donc un étant « intra-mondain », on rate le monde. La critique de Heidegger va d'abord porter sur la notion d'étendue.
- Il n'est pas sûr que Heidegger rende pleinement compte de l'analyse cartésienne de la spatialité, mais ce que l'on peut dire, c'est que dans notre optique la détermination de l'espace par Descartes, dans la mesure où elle est soumise à sa géométrisation, n'est pas en mesure de nous délivrer une interprétation satisfaisante de la différence entre être loin et être près.

Pour une reconstruction philologiquement plus exacte de la position cartésienne, on peut renvoyer au livre de Dan Garber, *La physique métaphysique de Descartes*, [1992], Paris, PuF, Epiméthée, 1999].

Il faut donc nous tourner vers les §§ 22-24 pour découvrir les catégories de la spatialité propre au Dasein.

C. Il s'agit donc de comprendre comment se déploie la spatialité pour le Dasein – soit mieux comprendre le rapport exact entre spatialité et Dasein, c'est-à-dire aussi, les rapports de l'espace et du monde, soit penser la spatialité à partir de la mondanéité. La question est tout ce qu'il y a de plus radical : comme l'espace s'ouvre-t-il et se déploie-t-il pour le Dasein ? Heidegger va procéder en trois temps :

1. Décrire la spatialité de l'étant-disponible – soit dégager la structure de l'ambiance, ce qui revient à décrire comment les outils sont dans l'espace (§ 22) ;
2. Décrire la spatialité originaire de l'être-au-monde, c'est-à-dire du Dasein (§ 23) ;
3. Montrer comment un espace pur peut bien émerger de cet espace originaire (§ 24).

On va donc lire le § 22 consacré à la spatialité de l'outil et le § 23 consacré à celle du Dasein. On se demandera au fur et à mesure de cette lecture ce que cela signifie qu'être loin et être près.

## § 22. La spatialité de l'à-portée-de-la-main intra-mondain

Si l'espace constitue — en un sens qui reste à déterminer — le monde, alors il n'est pas étonnant que nous ayons dû prendre en vue, dès notre première caractérisation ontologique de l'être de l'étant intramondain, l'intraspatialité de cet étant. Jusqu'à maintenant, toutefois, cette spatialité propre à l'à-portée-de-la-main n'a pas encore été saisie phénoménalement de façon expresse, ni sa solidarité avec la structure d'être de l'à-portée-de-la-main mise en lumière. Or telle est maintenant notre tâche.

Dans quelle mesure, en caractérisant l'à-portée-de-la-main, avons-nous d'ores et déjà rencontré sa spatialité ? Il a été question de l'étant *de prime abord* à-portée-de-la-main. Or cette expression ne désigne pas seulement l'étant qui à chaque fois fait rencontre *d'abord*, avant d'autres étants, mais aussi et en même temps l'étant qui est « à proximité ». L'à-portée-de-la-main de l'usage quotidien a le caractère de la *proximité*. Cette proximité de l'outil, à y regarder de plus près, est déjà suggérée dans le terme même qui exprime son être : « être-à-portée-de-la-main ». **L'étant « à main » a à chaque fois une proximité différente, qui n'est point fixée par la mesure de distances. Cette proximité se règle bien plutôt à partir d'une utilisation et d'un emploi qui ne la « prennent en compte » que de manière circon-specte.** En même temps, la circon-spection de la préoccupation fixe l'étant ainsi proche au point de vue de la direction où l'outil est à chaque fois accessible. La proximité orientée de l'outil signifie qu'il n'a pas seulement, quelque part sous-la-main, son emplacement dans l'espace, mais que, en tant qu'outil, il est essentiellement « amené », « remisé », « mis en place », « disposé ». Ou bien l'étant a sa *place*, ou bien il « traîne » — ce dernier cas devant être fondamentalement distingué de la pure survenance en un quelconque point de l'espace. La place se détermine à chaque fois comme place de cet outil pour... — à partir de la totalité des places, orientées les unes vers les autres, du complexe d'outils à-portée-de-la-main sur le mode du monde ambiant. La place et la diversité des places ne sauraient être interprétées comme le « où » d'un quelconque être-sous-la-main des choses. La place est toujours le « là-bas » et le « là » déterminés de la *destination\** d'un outil, laquelle destination correspond à chaque fois au caractère d'outil de l'à-portée-de-la-main, c'est-à-dire à l'appartenance à une totalité d'outils qui lui est assignée par sa tournure. **Toutefois, la destination emplaçable d'une totalité d'outils a pour condition de possibilité le « vers où » en général en lequel est assignée à un complexe d'outils la totalité de la place. Ce « vers où » de la destination utilitaire possible tenu d'avance sous le regard circon-spect de l'usage préoccupé, nous le nommons la *contrée*.**

Dans la contrée de... », cela ne veut pas dire seulement « dans la direction de... », mais en même temps « dans l'orbe de » quelque chose qui se trouve dans la direction en question. La place constituée par la direction et l'éloignement — la proximité n'étant qu'un mode de celui-ci — est déjà orientée sur une contrée et à l'intérieur de celle-ci. Quelque chose comme une contrée doit tout d'abord être découvert si doivent devenir possibles l'assignation et la trouvaille de places d'une totalité d'outils disponible pour la circon-spection. Cette orientation en contrée de la multiplicité des places de l'à-portée-de-la-main, voilà ce qui constitue l'ambiance, c'est-à-dire l'être-alentour de l'étant tel qu'il fait de prime abord rencontre dans le monde ambiant. Jamais n'est d'abord donnée une multiplicité tri-dimensionnelle d'emplacements possibles, remplie de choses sous-la-main. Dans la spatialité propre à l'à-portée-de-la-main, cette dimensionnalité de l'espace est encore voilée. L'« au-dessus » est « au plafond », l'« au-dessous » est « par terre », le « derrière » est « près de la porte » ; tous les « où » sont découverts et explicités de manière circon-specte sur les seules voies de l'usage préoccupé, et non point constatés et consignés par une mesure considérative de l'espace.

Des contrées ne sont point d'abord formées par des choses ensemble sous-la-main, elles sont au contraire à chaque fois déjà à-portée-de-la-main aux places singulières. Les places sont elles-mêmes assignées à l'à-portée-de-la-main dans la circon-spection de la préoccupation, ou bien elles sont trouvées. De l'étant constamment à-portée-de-la-main, que l'être-au-monde circon-spect prend d'emblée en compte, à dès lors sa place. Le « où » de son être-à-portée-de-la-main est mis en compte pour la préoccupation et orienté sur le reste de l'à-portée-de-la-main. C'est ainsi que le soleil, dont la lumière et la chaleur sont quotidiennement en usage, a ses places privilégiées, découvertes de manière circon-specte, à partir de l'employabilité changeante de ce qu'il dispense : lever, midi, coucher, minuit. Les places de cet étant à-portée-de-la-main de façon tour à tour changeante et constante deviennent des indications « spéciales des contrées qui se trouvent en elles. Ces contrées célestes, qui n'ont encore nul besoin de posséder un sens géographique, pré-donnent son « vers où » préalable à toute configuration particulière de contrées occupables par des places. La maison a son côté exposé au soleil et son côté ombragé ; c'est « vers » eux que la répartition des « lieux » est orientée, et, au sein de celle-ci, également l'« aménagement » à chaque fois conforme à leur caractère d'outils. **Des églises et des tombeaux, par exemple, sont orientés d'après le lever et le coucher du soleil, ces contrées de la vie et de la mort à partir desquelles le *Dasein* lui-même est déterminé quant à ses possibilités les plus propres d'être dans le monde. La préoccupation du *Dasein*, pour qui il y va en son être de cet être même, découvre d'emblée les contrées dont il retourne à chaque fois décisivement.** La découverte préalable des contrées est co-déterminée par la tournure à laquelle est libéré l'à-portée-de-la-main en tant qu'il fait en-contre. L'être-à-portée-de-la-main préalable de chaque contrée possède, en un sens plus originaire encore que l'être de l'étant à-portée-de-la-main, le caractère de la *familiarité sans imposition*. Elle ne devient elle-même visible sur le mode de l'imposition que dans une découverte circon-specte de l'à-portée-de-la-main, et certes dans les modes déficients de la préoccupation. C'est souvent parce que quelque chose n'est pas trouvé à sa place que la contrée de la place devient expressément accessible comme telle pour la première fois.

L'espace découvert dans l'être-au-monde circon-spect comme spatialité de la totalité d'outils appartient à chaque fois comme sa place à l'étant lui-même. Le simple espace demeure encore voilé. L'espace a éclaté en places. Toutefois, cette spatialité, du fait de la totalité mondiale de tournure propre à l'à-portée-de-la-main spatial, possède son unité propre. Le « monde ambiant » ne s'aménage pas dans un espace prédonné, mais sa mondanéité spécifique, en sa significativité, articule le complexe de tournure à chaque fois propre à une totalité de places assignées par la circon-spection. Le monde découvre à chaque fois la spatialité de l'espace qui lui appartient. Le laisser-faire-encontre de l'à-portée-de-la-main dans son espace du monde ambiant n'est jamais possible ontiquement que parce que le *Dasein* est lui-même « spatial » du point de vue de son être-au-monde.

Les deux concepts directeurs de la spatialité de l'outil sont donc :

- La place
- La contrée

### § 23. La spatialité de l'être-au-monde.

Lorsque nous attribuons au *Dasein* lui-même une spatialité, un tel « être dans l'espace » doit manifestement être compris à partir du mode d'être de cet étant. La spatialité du *Dasein* - lequel n'a essentiellement rien à voir avec l'être-sous-la-main - ne peut signifier ni quelque chose comme la survenance dans un emplacement de l'« espace du monde », ni l'être-à-portée-de-la-main à une place. Car l'une et l'autre sont des modes d'être de l'étant rencontré à l'intérieur du monde. Le *Dasein*, lui, est « au » monde eu sens de l'usage préoccupé et familier de l'étant qui fait rencontre de manière intramondaine. Si donc de la spatialité lui échoit en quelque façon, cela n'est possible que sur le fondement de cet être-à. **Or la spatialité de celui-ci manifeste les caractères de l'*dés-éloignement* et de l'*orientation*.**

#### (A) Le déséloignement : le proche et le lointain

Par dés-éloignement - le mot désignant un mode d'être du *Dasein* considéré en son être-au-monde - nous n'entendons point quelque chose comme l'éloignement (proximité) ou mérite une distance, un écart. Ce terme de dés-éloignement, nous l'employons dans un sens actif et transitif. Il désigne une constitution d'être du *Dasein*, par rapport à laquelle le fait d'éloigner ou d'écarter quelque chose ne représente qu'une modalité déterminée, factice. Dés-éloigner veut dire faire disparaître le lointain, c'est-à-dire l'être-éloigné, de quelque chose - approcher. Le *Dasein* est essentiellement dés-éloignant, c'est-à-dire qu'il laisse à chaque fois, comme l'étant qu'il est, de l'étant venir à l'encontre dans la proximité. Le dés-éloignement découvre l'éloignement. Celui-ci, tout comme la distance, est une détermination catégoriale de l'étant qui n'est pas à la mesure du *Dasein*. Le dés-éloignement, au contraire, doit être établi comme existentiel. C'est seulement dans la mesure où de l'étant est en général découvert pour le *Dasein* en soit être-dés-éloigné que deviennent accessibles dans l'étant intramondain lui-même des « dés-éloignements » et des distances par rapport à autre chose. Sinon deux points sont tout aussi peu éloignés l'un de l'autre que ne le sont en général deux choses. S'il est vrai qu'aucun de ces étants, de par son mode d'être ne peut dés-éloigner. Tout au plus ont-ils une distance trouvable et mesurable dans le dés-éloigner.

Saint Preux à Julie, I, XXIII, dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*

Tandis que je parcourais avec extase ces lieux si peu connus et si dignes d'être admirés; que faisiez-vous cependant, ma Julie? Etiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée! Ne m'oublierais-je pas plutôt moi-même, et que pourrais-je un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon âme. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la vôtre, et cherche des consolations aux lieux où vous êtes; c'est ce que j'éprouvais en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurais jouir seul, et pour le partager avec vous je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course, où, la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même, je vous conduisais partout avec moi. Je ne faisais pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirais pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrais vous prêtaient leur ombre, tous les gazons vous servaient de siège. Tantôt assis à vos côtés, je vous aidais à parcourir des yeux les objets; tantôt à vos genoux j'en contemplais un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrais-je un pas difficile, je vous le voyais franchir avec la légèreté d'un faon qui bondit après sa mère. Fallait-il traverser un torrent, j'osais presser dans mes bras une si douce charge; je passais le torrent lentement, avec délices, et voyais à regret le chemin que j'allais atteindre. Tout me rappelait à vous dans ce séjour paisible; et les touchants attrait de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les moeurs simples des habitants, et leur sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe, et ses innocents grâces, et tout ce qui frappait agréablement mes yeux et mon coeur leur peignait celle qu'ils cherchent.

Lettre III. A madame d'Orbe

Ma cousine, ma bienfaitrice, mon amie, j'arrive des extrémités de la terre, et j'en rapporte un coeur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne; j'ai parcouru les deux hémisphères; j'ai vu les quatre parties du monde; j'en ai mis le diamètre entre nous; j'ai fait le tour entier du globe, et n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous est cher, son image, plus vite que la mer et les vents, nous suit au bout de l'univers; et partout où l'on se porte, avec soi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup souffert; j'ai vu souffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vus mourir! Hélas! ils mettaient un si grand prix à la vie! et moi je leur ai survécu!...

[...]

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, et dont ils ont fait un désert pour s'en assurer l'empire. J'ai vu les côtes du Brésil, où Lisbonne et Londres puisent leurs trésors et dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or et les diamants sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle antarctique; j'ai trouvé dans la mer Pacifique les plus effroyables tempêtes.

*E in mar dubbioso sotto ignoto polo  
Provai l'onde fallaci, e'l vento infido.*

J'ai vu de loin le séjour de ces prétendus géants qui ne sont grands qu'en courage, et dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple et frugale que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une île déserte et délicieuse, douce et touchante image de l'antique beauté de la nature, et qui semble être confinée au bout du monde pour y servir d'asile à l'innocence et à l'amour persécutés; mais l'avidité Européen suit son humeur farouche en empêchant l'Indien paisible de l'habiter, et se rend justice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu sur les rives du Mexique et du Pérou le même spectacle que dans le Brésil: j'en ai vu les rares et infortunés habitants, tristes restes de deux puissants peuples, accablés de fers, d'opprobre et de misères au milieu de leurs riches métaux, reprocher au ciel en pleurant les trésors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière sans résistance et sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savants, humains et polis de l'Europe; on ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit: mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé presque toute la partie occidentale de l'Amérique, non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cents lieues de côte et la plus grande mer du monde sous l'empire d'une seule puissance qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un hémisphère du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse et la plus illustre nation de l'univers soumise à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célèbre, et n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu et le sera jusqu'à la fin des siècles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite et charlatan; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes et stérile en idées; poli, complimenteur, adroit, fourbe et fripon; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, et ne connaît d'autre humanité que les salutations et les révérences. J'ai surgi dans une seconde île déserte, plus inconnue, plus charmante encore que la première, et où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point. Ne suis-je pas désormais partout en exil? J'ai vu dans ce lieu de délices et d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, et le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste Océan, où il devrait être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop

petit pour chacun d'eux. Je les ai vus vomir l'un contre l'autre le fer et les flammes. Dans un combat assez court, j'ai vu l'image de l'enfer; j'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés et les gémissements des mourants. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin; je l'ai reçu, mais en dépôt; et s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrémité de l'Afrique par les soins de ce peuple avare, patient et laborieux, qui a vaincu par le temps et la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes et malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'esclaves. A leur vil aspect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur et de pitié; et, voyant la quatrième partie de mes semblables changée en bêtes pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide et fier, dont l'exemple et la liberté rétablissent à mes yeux l'honneur de mon espèce, pour lequel la douleur et la mort ne sont rien, et qui ne craint au monde que la faim et l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un soldat, un pilote, un sage, un grand homme, et, pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomston; mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'est quelqu'un qui ressemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, et qui puisse consoler de leur perte un cœur qui sut les aimer.

Comment vous parler de ma guérison? C'est de vous que je dois apprendre à la connaître. Reviens-je plus libre et plus sage que je ne suis parti? J'ose le croire et ne puis l'affirmer. La même image règne toujours dans mon cœur; vous savez s'il est possible qu'elle s'en efface; mais son empire est plus digne d'elle et, si je ne me fais pas illusion, elle règne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma cousine, il me semble que sa vertu m'a subjugué, que je ne suis pour elle que le meilleur et le plus tendre ami qui fût jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même; ou plutôt il me semble que mes sentiments ne se sont pas affaiblis, mais rectifiés; et, avec quelque soin que je m'examine, je les trouve aussi purs que l'objet qui les inspire. Que puis-je vous dire de plus jusqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi? Je suis sincère et vrai; je veux être ce que je dois être: mais comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier? Suis-je le maître du passé? Puis-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré? Comment distinguerai-je par la seule imagination ce qui est de ce qui fut? Et comment me représenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante? Quoi que vous pensiez peut-être du motif secret de mon empressement, il est honnête et raisonnable; il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voie, et m'examinez vous-même; ou laissez-moi voir Julie, et je saurai ce que je suis.

De prime abord et le plus souvent, le dés-éloignement est un rapprochement circon-spect : il amène à la proximité en ce sens qu'il procure, qu'il prépare, qu'il a « à main ». Toutefois, certaines modalités déterminées de découverte purement cognitive de l'étant ont également le caractère de l'approche. Il y a dans le *Dasein* une tendance essentielle à la proximité. Tous les modes d'accroissement de la vitesse auxquels nous sommes aujourd'hui plus ou moins contraints de participer visent au dépassement de l'être-dés-éloigné. Avec la « radiodiffusion », par exemple, le *Dasein* accomplit un dés-éloignement du « monde » encore malaisé à dominer du regard quant à son sens existentiel ; ce dés-éloignement revêt la forme d'une extension du monde ambiant quotidien.

Le dés-éloigner n'implique pas nécessairement une évaluation explicite du lointain d'un à-portée-de-la-main par rapport au *Dasein*. Surtout, l'être-dés-éloigné n'est jamais saisi comme écart. Si le lointain doit être évalué, cela ne se produit jamais que relativement à des dés-éloignements où le *Dasein* quotidien se tient. Du point de vue de leur calcul. Ces évaluations peuvent être imprécises et flottantes, elles n'en ont pas moins dans la quotidienneté du *Dasein* leur détermination propre et de part en part compréhensible. Nous disons par exemple : jusque là-bas, il y a l'espace d'une promenade, un « saut de puce » un « jet de pierre ». Ce que ces mesures indiquent, c'est non seulement qu'elles ne prétendent pas « métrer », mais encore que l'être-éloigné ainsi évalué, appartient en propre à un étant que l'on aborde avec la circon-spection propre à la préoccupation. Même lorsque nous nous servons d'une mesure précise, en disant : « il y a une demi-heure d'ici à la maison », cette mesure doit encore être considérée comme une évaluation. Une « demi-heure », cela ne veut pas dire trente minutes, mais une durée qui n'a absolument aucune « longueur » ait sens d'une extension quantitative. Cette durée est à chaque fois explicitée à partir des « préoccupations » quotidiennes habituelles. De prime abord, et même lorsque sont en usage des mesures « officiellement » fixées, les éloignements sont évalués par une circon-spection. Le dés-éloigné, étant à-portée-de-la-main dans de telles évaluations, conserve son caractère spécifiquement intramondain. Et cela implique même que les chemins praticables conduisant à l'étant éloigné présentent chaque jour une longueur différente. L'à-portée-de-la-main du monde ambiant n'est nullement sous-la-main

pour un observateur intemporel, dégagé du *Dasein*, mais il vient à l'encontre de la quotidienneté préoccupée et circonspecte du *Dasein*. Sur ses chemins propres, le *Dasein* ne prend pas la mesure d'une portion d'espace comme d'une chose corporelle sous-la-main, il ne dévore » pas « des kilomètres », au contraire son rapprochement et son dés-éloignement est toujours un être préoccupé vis-à-vis de l'approché et du dés-éloigné. Un chemin « objectivement » long petit être plus court qu'un chemin « objectivement » très court, lequel est peut-être un « calvaire » qui paraîtra infiniment long à qui l'emprunte. *Mais c'est en un tel " paraître », justement, que le monde est à chaque fois et pour la première fois proprement à-portée-de-la-main.* Les distances objectives de choses sous-la-main ne coïncident pas avec le dés-éloignement et la proximité propres à l'a-portée-de-la-main intramondain. Celles-là peuvent bien être sues avec exactitude, un tel savoir cependant demeure aveugle, il n'a pas la fonction de l'approchement qui découvre le monde ambiant avec circonspection ; de ce savoir, il peut sans doute être fait usage, mais il est alors au service d'un être préoccupé du monde le « concernant », qui ne se soucie point de mesurer des écarts.

Comme l'on s'oriente d'ordinaire principalement sur la « nature », et les distances objectivement » mesurées entre les choses, on cède volontiers à la tentation de considérer comme « subjectives » cette explicitation et cette évaluation caractéristiques de l'éloignement. Cependant, si c'est ici d'une « subjectivité » qu'il s'agit, celle-ci découvre peut-être dans le monde une « réalité » si réelle qu'elle n'a plus rien à voir avec un arbitraire « subjectif », et avec des « interprétations » subjectives d'un étant qui « en soi » serait autrement constitué. *Le dés-éloignement circon-spect de la quotidienneté du Dasein découvre l'être-en-soi dit « vrai monde », de, l'étant auprès duquel le Dasein, en tant qu'existant, est à chaque fois déjà.*

Une orientation primaire, voire exclusive, sur des éloignements conçus comme distances mesurées recouvre la spatialité originare de l'être-à. Ce qui est « prochain », ce n'est absolument pas ce qui est à la plus petite distance « de nous ». Le « prochain » consiste bien plutôt dans ce qui est dés-éloigné de la portée d'une atteinte, d'une saisie, d'un regard. Comme le *Dasein* est essentiellement spatial selon la guise de le dés-éloignement, l'usage se tient toujours dans un « monde ambiant » à chaque fois dés-éloigné de lui à l'intérieur d'un certain espace de jeu - et c'est bien pourquoi nous entendons et voyons de prime abord en dépassant ce qui, selon la distance, est le « plus proche » de nous. Si la vue et l'ouïe portent au loin, ce n'est pas sur la base de leur « portée » naturelle, mais parce que le *Dasein* en tant que dés-éloignant se tient en eux de manière prépondérante. Pour celui qui, par exemple, porte des lunettes, qui pourtant sont si proches de lui par la distance qu'elle sont « sur son nez\* », cet outil utilisé est plus éloigné, au sein du monde ambiant, qu'un tableau accroché au mur d'en face. Cet outil a si peu de proximité que souvent il passe même de prime abord absolument inaperçu. L'outil pour voir, et de même l'outil pour entendre, l'écouteur téléphonique par exemple, se caractérise par la non-imposition de l'étant de prime abord à-portée-de-la-main. Ce qui vaut aussi, par exemple, de la rue - de l'outil pour aller. Tandis que nous marchons, la rue est touchée à chaque pas, apparemment elle est ce qu'il y a de plus proche et de plus réel dans l'à-portée-de-la-main, elle glisse pour ainsi dire le long de parties déterminées du corps, au long des semelles de nos souliers. Et pourtant, elle est bien plus éloignée que l'ami qui, durant cette marche, nous fait rencontre à une « distance » de vingt pas. De la proximité et du lointain de l'à-portée-de-la-main de prime abord rencontré dans le monde ambiant, seule la préoccupation circon-specte décide. Ce auprès de quoi celle-ci séjourne d'entrée de jeu, c'est cela qui est le « plus proche » et qui règle les dés-éloignements.

Si donc le *Dasein* préoccupé amène quelque chose à ça proximité, cela ne signifie point qu'il le fixe à un emplacement spatial qui serait séparé par la distance minimum d'un point quelconque de son corps. Dans la proximité, cela veut dire : dans l'orbe de ce qui est de prime abord à-portée-de-la-main pour la circon-spection. L'approchement n'est pas orienté vers la chose-Moi munie d'un corps, mais vers l'être-au-monde préoccupé autrement dit vers ce qui y fait à chaque fois et de prime abord rencontre. La spatialité du *Dasein* ne saurait donc pas non plus être déterminée par l'indication d'un emplacement où une chose corporelle est sous-la-main. Sans doute, nous disons également du *Dasein* qu'il occupe une place. Mais cette « occupation » doit être absolument dissociée de l'être-sous-la-main à une place issue d'une contrée. Cette occupation de place doit nécessairement être conçue comme dés-éloignement de l'à-portée-de-la-main du monde ambiant vers une contrée circonspectivement prédécouverte. Son ici, le *Dasein* le comprend à partir du là-bas du monde ambiant. L'ici ne désigne pas le « où » d'un sous-la-main, mais le auprès-de-quoi d'un être-auprès dés-éloignant, inséparable de cet dés-éloignement même. Conformément à sa spatialité propre, le *Dasein* n'est de prime abord jamais ici, mais là-bas, et c'est depuis ce là-bas qu'il revient vers son ici, et cela derechef seulement dans la mesure où il explicite son être-pour... préoccupé à partir de ce qui est là-bas-à-portée de la main. C'est ce qui achèvera de nous apparaître en considérant une spécificité phénoménale de la structure d' dés-éloignement de l'être-à.

Le *Dasein*, en son être-au-monde, se tient essentiellement dans un dés-éloigner. Cet dés-éloignement - le lointain de l'à-portée-de-la-main vis-à-vis de lui-même - le *Dasein* ne peut jamais le survoler. Certes l'« éloignement » d'un à-portée-de-la-main vis-à-vis du *Dasein* peut lui-même devenir trouvable par lui en tant que distance lorsqu'il est déterminé par rapport à une chose considérée comme sous-la-main à la place que le *Dasein* a auparavant occupée. Cet entre-deux de la distance, le *Dasein* peut après coup le traverser, mais seulement à condition que la distance en question soit elle-même dés-éloignée. Son dés-éloignement, cependant, le *Dasein* l'a alors si peu survolé qu'il l'a bien plutôt constamment emporté avec lui, et même l'emporte toujours puisqu'il est essentiellement dés-éloignement, autrement dit spatial. Le

***Dasein* ne peut pas circuler dans l'orbe de chacun de ses dés-éloignements. il ne peut jamais que les modifier. Le *Dasein* est spatial selon la guise de la découverte circon-specte de l'espace, et cela de telle manière qu'il se comporte constamment de manière dés-éloignante vis-à-vis de l'étant qui lui fait ainsi spatialement rencontre.**

(B) En tant qu'être-à-dés-éloignant. le *Dasein* a en même temps le caractère de l'orientation. Tout rapprochement a déjà appréhendé d'avance une direction dans une contrée à partir de laquelle l'é-loigné s'approche de façon à devenir ainsi trouvable quant à sa place. La préoccupation circon-specte est dés-éloignement orientant. Dans cette préoccupation, c'est-à-dire dans l'être-au-monde du *Dasein* lui-même, le besoin de « signes » est prédonné ; cet outil assume la fonction d'une indication explicite et aisée de directions. Il tient expressément ouvertes les contrées utilisées par la circon-spection - le vers-où de la destination, de l'accès, de l'apport. En tant qu'il est, le *Dasein* est orientant-éloignant, il a à chaque fois déjà sa contrée découverte. L'orientation aussi bien que le dés-éloignement, en tant que modes d'être de l'être-au-monde, sont d'emblée guidés par la circon-spection de la préoccupation.

De cette orientation naissent les directions fixes de la droite et de la gauche. Tout comme ses dés-éloignements, le *Dasein* emporte constamment avec soi ces orientations. **La spatialisation du *Dasein* en sa « corporéité » propre - phénomène qui implique une problématique que nous n'avons pas à traiter ici - est conjointement prédessinée selon ces directions. C'est pourquoi l'étant à-portée-de-la-main dont il est fait usage pour le corps par exemple le gant, qui doit accompagner les mouvements des mains -doit être orienté vers la droite et la gauche. Au contraire un outil manuel, qui est tenu par la main et mû avec elle, n'accompagne pas le mouvement spécifiquement « manuel » de la main. Par suite, quand bien même ils sont maniés, il n'existe pas de marteaux pour la main droite ou pour la main gauche.**

Il faut observer cependant que l'orientation qui appartient au dés-éloignement est fondée par l'être-au-monde. La gauche et la droite ne sont pas quelque chose de « subjectif », c'est-à-dire quelque chose dont le sujet aurait le sentiment, ce sont des directions de l'être-orienté dans et vers un monde à chaque fois déjà à-portée-de-la-main. « Par le simple sentiment d'une différence de mes deux côtés »<sup>1</sup>, je ne pourrais aucunement m'y retrouver dans un monde. Le sujet, doué du « simple sentiment » de cette différence, n'est qu'une construction qui passe à côté de la véritable constitution du sujet lui-même, autrement dit du fait que le *Dasein* avec ce simple sentiment » est et doit nécessairement à chaque fois déjà être dans un monde pour pouvoir s'orienter. C'est ce que peut montrer l'exemple même que Kant invoque pour essayer de clarifier le phénomène de l'orientation.

Supposons que je pénètre dans une chambre familière, mais obscure, dont l'aménagement a été ainsi modifié pendant mon absence que tout ce qui était à droite se trouve désormais à gauche. Si je dois m'y orienter, le « simple sentiment de la différence » de mes deux côtés ne me sert alors absolument de rien tant que n'est pas saisi un objet déterminé, dont Kant dit d'ailleurs incidemment « que je me souviens de son emplacement ». Or qu'est-ce que cela signifie, sinon que je m'oriente nécessairement dans et depuis un être toujours déjà auprès d'un monde « familier ». Le complexe d'outils d'un monde doit déjà être prédonné au *Dasein*. Que je sois à chaque fois déjà dans un monde, cela n'est pas moins constitutif de la possibilité de l'orientation que le sentiment de la droite et de la gauche. Que cette constitution d'être du *Dasein* soit « évidente », cela ne justifie nullement de la diminuer en son rôle ontologiquement constitutif. Et du reste, Kant lui-même ne la néglige pas non plus, pas davantage que toute autre interprétation du *Dasein*. Cependant, qu'il soit fait un constant usage de cette constitution, cela ne dispense point, mais exige d'en donner une explication ontologique adéquate, l'interprétation psychologique selon laquelle le Moi a « en mémoire » quelque chose vise au fond la constitution existentielle de l'être-au-monde. Comme Kant n'aperçoit pas cette structure, il méconnaît également la pleine complexion de la constitution d'une orientation possible. L'être-orienté vers la droite et la gauche se fonde dans l'orientation essentielle du *Dasein* en général, laquelle est quant à elle essentiellement co-déterminée par l'être-au-monde. Du reste, la préoccupation de Kant n'est pas d'interpréter thématiquement l'orientation : tout ce qu'il veut montrer, c'est que toute orientation a besoin d'un « principe subjectif ». Mais « subjectif » voudra dire alors : a priori. Néanmoins, l'a priori de l'être-orienté vers la droite et la gauche se fonde dans l'a priori « subjectif » de l'être-au-monde, qui n'a rien à voir avec une détermination d'emblée restreinte à un sujet sans monde.

**Dés-éloignement et orientation déterminent en tant que caractères constitutifs la spatialité du *Dasein*, laquelle consiste à être sur le mode de la préoccupation circon-specte dans l'espace découvert, intramondain. L'explication jusqu'ici donnée de la spatialité de l'à-portée-de-la-main intramondain et de la spatialité de l'être au-monde nous livre pour la première fois les présupposés requis pour élaborer le phénomène de la spatialité du monde et pour poser le problème ontologique de l'espace.**

L'orientation	
[ <i>Vorhandenheit</i> ] lieu/distance	> espace homogène
[ <i>Ustensiles</i> ] <i>Platz</i> (emplacement)	> <i>Gegend</i> (contrée)
[ <i>Dasein</i> ] <i>Entfernung</i> (dés-éloignement)	> <i>Ausrichtung</i> (orientation)

i- Kant, Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? 1786, le problème de l'orientation sensible

Voir la *Dissertation de 1770* : « Les choses qui, dans un espace donné, sont situées en un sens, et celles qui sont situées en un sens opposé, présentent une différence qui ne peut être définie discursivement, ou ramenée à des critères intellectuels, et cela quelle que soit la pénétration de notre esprit ; ainsi, entre des solides parfaitement semblables et égaux, mais non superposables, comme, par exemple, la main gauche et la main droite (dans la mesure où on les considère seulement selon l'extension), ou encore entre les triangles sphériques de deux hémisphères opposés, il y a une différence telle qu'il est impossible de faire coïncider leurs limites ; et pourtant, si l'on s'en tient à tout ce qui est formulable selon les critères que le discours rend intelligibles à l'esprit, ces figures semblent pouvoir être substituées l'une à l'autre ; il est clair par conséquent que la différence en question, à savoir l'impossibilité de coïncider, ne peut être caractérisée que si l'on fait appel à quelque intuition pure » *Pléiade*, I, 653

Voir *Prolegomènes à toute métaphysique future...* (1783), au paragraphe 13 : « Nous ne pouvons faire comprendre la différence de choses semblables et égales et cependant non coïncidentes (par ex. des volutes inversement enroulées) par aucun concept, mais uniquement par le rapport à la main droite et à la main gauche qui porte immédiatement sur l'intuition », II, 55

*Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* (1786), Kant demande encore : « D'où vient l'enroulement différent du haricot à rames ou du houblon, dont l'un s'enroule autour de son échelas comme un tire-bouchon, ou, comme disent les marins, *contre le soleil*, et l'autre, *suyvant le soleil* ? ».

« ...puisque cette différence peut être donnée dans l'intuition, mais ne peut être réduite à des concepts distincts, ni par suite être expliquée d'une manière intelligible (*dari, non intelligi*), on a là une bonne preuve à l'appui de la thèse que voici : l'espace en général ne fait pas partie des propriétés ou des rapports des *choses en soi*, car ces propriétés et ces rapports se réduisent nécessairement en concepts objectifs. L'espace appartient seulement à la forme subjective de l'intuition sensible que nous avons de choses ou de rapports, et ce qu'ils peuvent être en soi nous reste totalement inconnu » II, 383-4

Kant propose dans *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée* trois exemples pour mettre en évidence l'orientation originnaire de notre sensibilité selon la droite et la gauche : géographique ; astronomique, coutumière.

ii- Heidegger a-t-il ignoré le problème du corps propre ?

- Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, I,
- D. Franck, *Heidegger et le problème de l'espace*, Paris, Minuit, 1986, p 14 et p. 35

iii : « La spatialité du corps propre »

Le § 24 : de la spatialité du Dasein à l'espace objectif

Sur Heidegger et la spatialité, voir outre les deux commentaires généraux de J. Greisch, *Ontologie et temporalité, esquisse d'une interprétation intégrale de Sein und Zeit*, Paris, Puf, Epiméthée, 1994 et de M. Zarader, *Lire Être et temps de Heidegger*, Paris, Vrin, 2012 : D. Franck, *Heidegger et le problème de l'espace*, Paris, Minuit, 1986 et le numéro spécial de la revue *Les Temps Modernes*, juillet-octobre 2008, n° 650 : *Heidegger, Qu'appelle-t-on un lieu ?*

### III. Ludwig Binswanger : Le problème de l'espace en psychopathologie

La Daseinsanalyse : Ludwig Binswanger est un psychiatre suisse (1881-1966). Il est le fondateur de la *Daseinsanalyse*, une approche thérapeutique fondée sur des conceptions philosophiques inspirées de Martin Heidegger. Pour Binswanger, il ne s'agit pas de soigner la maladie dans le malade, mais de considérer le malade dans son monde<sup>1</sup>, ou, comme l'écrit le philosophe Henry Maldiney : « l'homme – l'homme malade et l'homme soignant – n'est en situation dans la psychiatrie que si la psychiatrie est en situation dans l'homme »<sup>2</sup>. Binswanger exerça au sanatorium psychiatrique de Bellevue que son grand-père avait fondé à Kreuzlingen. Succédant à son père mort en 1910, il dirigea l'établissement pendant plus de 45 ans, jusqu'en 1956. Il y soigna Aby Warburg<sup>3</sup>, mais aussi Marcel Raymond<sup>4</sup>. Si c'est la psychiatrie qui tranche entre la santé et la maladie mentale, la compréhension de la différence entre l'homme sain d'esprit et l'homme malade, vu à partir de l'essence de l'homme et de la présence humaine, cela, « seule l'analyse existentielle », écrit Ludwig Binswanger, peut le montrer et le dire dans un langage adéquat à l'existence humaine. En tête de « Rêve et existence », dont Michel Foucault préfaça la traduction, Binswanger a inscrit cette phrase de Kierkegaard : « il convient plutôt de s'attacher à ce que signifie être un homme ». Face à chaque patient, et quels que soient les traits de sa douleur – grinçants et effrayants, sombres et bouleversants, muets parfois, vociférant souvent – comprendre la folie d'un homme, c'est comprendre sa possibilité la plus insigne sans laquelle il ne serait pas ce qu'il est : l'homme est en avant de lui, comme toujours « hors de soi » : il ex-iste. Binswanger se met à l'école de la phénoménologie de Martin Heidegger pour voir se déployer la compréhension de l'homme malade au fil des existentiels du philosophe : la temporalité, la spatialité, la corporéité, la parole, les gestes, le silence. Pour lui, si l'on ose, un malade ne « déraile » pas car les rails sur lesquels sa vie glisse à toute allure parfois sans avancer, ce sont les rails de l'existence elle-même. Binswanger aura poussé la phénoménologie au plus loin : il aura posé que la compréhension de l'homme en situation dans la psychiatrie ne se distingue pas de celle de la psychiatrie dans l'homme. Tel est le fondement de sa « *Daseinsanalyse* », terme qu'il a fallu laisser en français comme le mot heideggérien sur lequel il avait été forgé. De chaque patient, il s'attache à recomposer le fil de la *Lebensgeschichte* – telle qu'elle se déploie dans le temps, fût-il brisé, et de l'expression, fût-elle empêchée.

---

<sup>1</sup> Cf. notamment, *Le Rêve et l'Existence*, traduction de Jacqueline Verdeaux, introduction et notes de Michel Foucault, Paris, Desclée de Brouwer, 1954 (et 1955) et surtout *Introduction à l'analyse existentielle*, Éditions de Minuit, 1971. Sur Binswanger, cf. Caroline Gros, *Ludwig Binswanger : Entre phénoménologie et expérience psychiatrique*, Paris, La transparence, 2009. Voir aussi l'article pionnier de Henry Maldiney : « Le dévoilement des concepts fondamentaux de la psychologie à travers la *Daseinsanalyse* de L. Binswanger », *Archives suisses de Neurologie, Neurochirurgie, et de Psychiatrie*, vol. 92, 1963, puis in *Regard Parole Espace*, Lausanne, L'âge d'homme, (1973), 1994, pp. 87-102.

<sup>2</sup> Henry Maldiney, « Binswanger » *ibidem*, p. 209.

<sup>3</sup> Cf. Ludwig Binswanger et Aby Warburg, *La guérison infinie. Histoire clinique d'Aby Warburg*, Chantal Marazia (Postface), Maël Renouard et Martin Rueff (traducteurs), Paris, Rivages, Petite Bibliothèque, 2011.

<sup>4</sup> Cf. la correspondance entre Marcel Raymond et Ludwig Binswanger, in *Fonds Marcel Raymond*, BGE, côte Ms. fr. 6981, f. 189-213, intitulé : « Binswanger, Ludwig. 16 lettres autographes et dactylographiées signées à Marcel Raymond. - Kreuzlingen, Wengen, 3 octobre 1941 - 8 février 1965 (en allemand) ». Sur la dépression de Marcel Raymond, cf. son *Memorial*, Paris, Corti, 1964, p. 102 sq.

De Ludwig Binswanger, Henri Maldiney, un de ses meilleurs connaisseurs en langue française, a pu écrire qu'il avait répondu à cette question – « comment édifier une science analytique des structures non thématiques de l'existence qui rende possible la compréhension (dans une convergence signifiante et opérante) des expressions d'un homme ? »<sup>5</sup> Les analyses de Binswanger confirment celles de Merleau-Ponty : comprendre c'est relier dans une seule histoire le corps comme expression et l'expression comme geste.

2. Le problème de l'espace en psychopathologie, (1932), trad. française, Caroline Gros-Azorin, PUM ; 1998

a) Les présupposés du problème de l'espace

b) Espace orienté et espace thymique

c) Les colorations de l'espace thymique ; la danse (100), le poème (120), l'âge (121 sq)

> « à la forme du vécu du véritable amour, est inhérent un principe de création, d'élargissement, d'approfondissement, et surtout de remplissement de l'espace, mais en même temps aussi un principe de surmontement de l'espace, d'unification de l'espace ».

3. « Le Balcon » de Baudelaire

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,  
Ô toi, tous mes plaisirs ! ô toi, tous mes devoirs !  
Tu te rappelleras la beauté des caresses,  
La douceur du foyer et le charme des soirs,  
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses !

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,  
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses.  
Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon !  
Nous avons dit souvent d'impérissables choses  
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !  
Que l'espace est profond ! que le cœur est puissant !  
En me penchant vers toi, reine des adorées,  
Je croyais respirer le parfum de ton sang.  
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,  
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,  
Et je buvais ton souffle, ô douceur ! ô poison !  
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles.  
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,  
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.

---

<sup>5</sup> Henri Maldiney, « Comprendre » (le texte date de 1961, l'année même de *L'œil vivant*), in *Regard Parole Espace, op. cit.*, p. 72 et p. 36-37 .

Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses  
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?  
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,  
Renaîtront-il d'un gouffre interdit à nos sondes,  
Comme montent au ciel les soleils rajeunis  
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?  
- Ô serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !

#### IV. La séparation ou la tresse du loin et du près

Denis de Rougemont, *L'Amour et l'occident*, Paris, Plon, 1939

« La passion est cette forme de l'amour qui refuse l'immédiat, fuit le prochain, veut la distance et l'invente au besoin, pour mieux se ressentir et s'exalter. Cette définition rend compte de la plupart des vrais romans, par quoi j'entends non point les meilleures œuvres qu'on est convenu de ranger dans ce genre littéraire, mais, indépendamment de leur qualité d'art, de leur notoriété ou de leur portée humaine, ces œuvres seules où transparait, dominateur, l'archétype médiéval de Tristan ».

Denis de Rougemont, *Comme toi-même, essais sur les mythes de l'Amour*, Genève, L'Age d'homme, 2010, p. 47

##### 1. L'amor de lohn et l'amour courtois

###### a) Jaufré Rudel (XIIème siècle)

Lanquan li jorn son lonc en may  
M'es belhs dous chans d'auzelhs de lonh,  
E quan mi suy partitz de lay  
Remembra·m d'un'amor de lonh :  
Vau de talan embroncx e clis  
Si que chans ni flors d'albispis  
No·m platz plus que l'yverns gelatz.

Be tenc lo Senhor per veray  
Per qu'ieu veirai l'amor de lonh;  
Mas per un ben que m'en eschay  
N'ai dos mals, quar tan m'es de lonh.  
Ai ! car me fos lai pelegrens,  
Si que mos fustz e mos tapis  
Fos pels sieus belhs huelhs remiratz !

Be·m parra joys quan li querray,  
Per amor Dieu, l'alberc de lonh :  
E, s'a lieys platz, alberguarai  
Pres de lieys, si be·m suy de lonh :  
Adoncs parra·l parlamens fis  
Quan drutz lonhdas er tan vezis  
Qu'ab bels digz jauzira solatz.

Iratz e gauzens m'en partray,  
S'ieu ja la vey, l'amor de lonh :  
Mas non sai quoras la veyrai,  
Car trop son nostras terras lonh :  
Assatz hi a pas e camis,  
E per aisso no'n suy devis...  
Mas tot sia cum a Dieu platz!

Ja mais d'amor no'm jauziray  
Si no'm jau d'est'amor de lonh,  
Que gensor ni melhor no'n sai  
Ves nulha part, ni pres ni lonh ;  
Tant es sos pretz verais e fis  
Que lay el reng dels Sarrazis  
Fos hieu per lieys chaitius clamatz !

Dieus que fetz tot quant ve ni vai  
E formet sest'amor de lonh  
Mi don poder, que cor ieu n'ai,  
Qu'ieu vey sest'amor de lonh,  
Verayamen, en tals aizis,  
Si que la cambra e'l jardis  
Mi resembles tos temps palatz !

Ver ditz qui m'apella lechay  
Ni deziron d'amor de lonh,  
Car nulhs autres joys tan no'm play  
Cum jauzimens d'amor de lonh.  
Mas so qu'ieu vuelh m'es atahis,  
Qu'enaissi'm fadet mos pairis  
Qu'ieu ames e nos fos amatz.

Mas so q'ieu vuoill m'es atahis.  
Totz sia mauditz lo pairis  
Qe'm fadet q'ieu non fos amatz!

Quand les jours sont longs en mai  
il me plaît le doux chant des oiseaux lointains  
et quand je m'éloigne de là  
je me souviens d'un amour lointain :  
je vais alors incliné et courbé de désir  
si bien que ni les chants ni les fleurs d'aubépine  
ne me plaisent pas plus que l'hiver gelé.

Je tiens bien pour véridique le Seigneur  
c'est pourquoi je verrai l'amour lointain ;  
mais pour un bien qui m'en échoit,  
j'en ai deux maux, car il m'est trop lointain.  
Ah ! fussé-je pèlerin, là-bas, de sorte que  
mon bourdon et ma couverture fussent  
contemplés de ses beaux yeux !

La joie m'apparaîtra bien quand je lui demanderai,  
pour l'amour de Dieu, le gîte lointain :  
et s'il lui plaît, je logerai  
près d'elle, bien que je sois de si loin ;  
alors viendront les doux entretiens  
quand l'amant lointain sera si voisin  
qu'il jouira des doux et beaux propos !

Triste et joyeux je me séparerai de lui,  
si jamais je le vois, cet amour lointain ;  
mais je ne sais quand je le verrai,  
car nos pays sont trop lointains :  
il y a beaucoup de passages et de routes,  
et, pour cela, je ne suis pas devin...  
Mais que tout soit comme il plaît à Dieu !

Jamais d'amour je ne jouirai  
si je ne jouis de cet amour lointain,  
car je ne connais de dame plus  
gracieuse ni plus noble, ni près ni loin.  
Sa valeur est si vraie et si parfaite  
que, là-bas, au royaume des Sarrasins  
je voudrais, pour elle, être appelé captif.

Dieu qui fit tout ce qui vient et va  
et forma cet amour lointain,  
me donne le pouvoir – car j'en ai au cœur –  
de voir cet amour lointain,  
en vrai, dans de tels lieux,  
que la chambre et le jardin  
ressemblent toujours pour moi à un palais.

Il dit vrai celui qui m'appelle gourmand  
et désireux d'amour lointain,  
car aucune autre joie ne me plaît autant  
que la jouissance de l'amour lointain.  
Mais ce que je veux m'est refusé,  
car mon parrain m'a ainsi voué  
à aimer sans être aimé.

Mais ce que je veux m'est refusé.  
Qu'il soit maudit pour de bon le parrain  
qui me voua à ne pas être aimé !

Texte occitan d'après l'édition d'Alfred Jeanroy, *Les Chansons de Jaufre Rudel*, Paris, Honoré  
Champion 1965.

Deux premières strophes de "Quan lo rius de la fontana" en ancien occitan et en traduction française

*Quan lo rius de la fontana  
S'esclarçis, si cum far sol,  
E par la flors aiglentina,*

Quand le ruisseau de la fontaine  
S'éclaircit, comme il le fait  
Et paraît la fleur d'églantier  
Et le rossignolet sur la branche  
Lance et reprend et adoucit

*El rossinholetz el ram  
Volf e refranb ez aplana  
Son dous chantar et afina,  
Dreit es qu'ieu lo mieu refranba.*

*Amors de terra lonhdana,  
Per vos totz lo cors mi dol ;  
E no n puesc trobar mezzina  
Si non au vostre reclam  
Ab atraich d'amor doussana  
Dinz vergier o sotz cortina  
Ab dezirada companha.*

Son doux chant embellit,  
Il faut bien que le mien reprenne.  
Amour de terre lointaine,  
pour vous tout mon cœur est dolent ;  
je n'y puis trouver de remède  
si je n'écoute votre appel,  
par attrait de douce amour,  
en verger ou sous tenture  
avec la compagne désirée.

- b) Tristan et Iseut (XIIème) d'après Bédier (chants XV/ chant XIX)
- c) Le pétrarquisme

Sonnet 291

*Quand'io veggio dal ciel scender l'Aurora,  
Con la fronte di rose e co' crin d'oro,  
Amor m'assale, ond'io mi discoloro,  
E dico sospirando: Ivi è Laura hora.*

*O felice Titon, tu sai ben l'ora,  
Da ricovrare il tuo caro tesoro:  
Ma io che debbo far del dolce alloro?  
Che se'l vo' riveder, convien ch'io mora.*

*I vostri dipartir' non son sí duri,  
Ch'almen di notte suol tornar colei,  
Che non ha schifo le tue bianche chiome:*

*Le mie notti fa triste, e i giorni oscuri,  
Quella che n'ha portato i pensier miei,  
Ne di se m'ha lasciato altro che'l nome.*

Petrarca, *Canzoniere* 291

- d) Le pétrarquisme et le roman
  - *Julie ou la Nouvelle Héloïse*
  - *Albertine disparue*

- **Cours de philosophie méthodique et populaire**

- « Être loin »
- **Martin Rueff**
  - (III)
- Marcel Proust, *Albertine disparue*, 1925
- Mademoiselle Albertine est partie ! Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ! Il y a un instant, en train de m'analyser, j'avais cru que cette séparation sans s'être revus était justement ce que je désirais, et comparant la médiocrité des plaisirs que me donnait Albertine à la richesse des désirs qu'elle me privait de réaliser, je m'étais trouvé subtil, j'avais conclu que je ne voulais plus la voir, que je ne l'aimais plus. Mais ces mots : « Mademoiselle

Albertine est partie » venaient de produire dans mon cœur une souffrance telle que je ne pourrais pas y résister plus longtemps. Ainsi ce que j'avais cru n'être rien pour moi, c'était tout simplement toute ma vie. Comme on s'ignore ! Il fallait faire cesser immédiatement ma souffrance. Tendre pour moi-même comme ma mère pour ma grand'mère mourante, je me disais, avec cette même bonne volonté qu'on a de ne pas laisser souffrir ce qu'on aime : « Aie une seconde de patience, on va te trouver un remède, sois tranquille, on ne va pas te laisser souffrir comme cela. » Ce fut dans cet ordre d'idées que mon instinct de conservation chercha pour les mettre sur ma blessure ouverte les premiers calmants : « Tout cela n'a aucune importance parce que je vais la faire revenir tout de suite. Je vais examiner les moyens, mais de toute façon elle sera ici ce soir. Par conséquent inutile de me tracasser. » « Tout cela n'a aucune importance », je ne m'étais pas contenté de me le dire, j'avais tâché d'en donner l'impression à Françoise en ne laissant pas paraître devant elle ma souffrance, parce que, même au moment où je l'éprouvais avec une telle violence, mon amour n'oubliait pas qu'il lui importait de sembler un amour heureux, un amour partagé, surtout aux yeux de Françoise qui, n'aimant pas Albertine, avait toujours douté de sa sincérité. Oui, tout à l'heure, avant l'arrivée de Françoise, j'avais cru que je n'aimais plus Albertine, j'avais cru ne rien laisser de côté ; en exact analyste, j'avais cru bien connaître le fond de mon cœur. Mais notre intelligence, si grande soit-elle, ne peut apercevoir les éléments qui le composent et qui restent insoupçonnés tant que, de l'état volatil où ils subsistent la plupart du temps, un phénomène capable de les isoler ne leur a pas fait subir un commencement de solidification. Je m'étais trompé en croyant voir clair dans mon cœur. Mais cette connaissance que ne m'avaient pas donnée les plus fines perceptions de l'esprit venait de m'être apportée, dure, éclatante, étrange, comme un sel cristallisé par la brusque réaction de la douleur. J'avais une telle habitude d'avoir Albertine auprès de moi, et je voyais soudain un nouveau visage de l'Habitude. Jusqu'ici je l'avais considérée surtout comme un pouvoir annihilateur qui supprime l'originalité et jusqu'à la conscience des perceptions ; maintenant je la voyais comme une divinité redoutable, si rivée à nous, son visage insignifiant si incrusté dans notre cœur que si elle se détache, ou si elle se détourne de nous, cette déité que nous ne distinguons presque pas nous inflige des souffrances plus terribles qu'aucune et qu'alors elle est aussi cruelle que la mort.

- Le plus pressé était de lire la lettre d'Albertine puisque je voulais aviser aux moyens de la faire revenir. Je les sentais en ma possession, parce que, comme l'avenir est ce qui n'existe que dans notre pensée, il nous semble encore modifiable par l'intervention *in extremis* de notre volonté. Mais, en même temps, je me rappelais que j'avais vu agir sur lui d'autres forces que la mienne et contre lesquelles, plus de temps m'eût-il été donné, je n'aurais rien pu. À quoi sert que l'heure n'ait pas sonné encore si nous ne pouvons rien sur ce qui s'y produira ? Quand Albertine était à la maison j'étais bien décidé à garder l'initiative de notre séparation. Et puis elle était partie. J'ouvris la lettre d'Albertine. Elle était ainsi conçue :

- 
- « Mon Ami,
- » Pardonnez-moi de ne pas avoir osé vous dire de vive voix les quelques mots qui vont suivre, mais je suis si lâche, j'ai toujours eu si peur devant vous, que, même en me forçant, je n'ai pas eu le courage de le faire. Voici ce que j'aurais dû vous dire. Entre nous, la vie est devenue impossible, vous avez d'ailleurs vu par votre algarade de l'autre soir qu'il y avait quelque chose de changé dans nos rapports. Ce qui a pu s'arranger cette nuit-là deviendrait irréparable dans quelques jours. Il vaut donc mieux, puisque nous avons eu la chance de nous réconcilier, nous quitter bons amis. C'est pourquoi, mon chéri, je vous envoie ce mot, et je vous prie d'être assez bon pour me pardonner si je vous fais un peu de chagrin, en pensant à l'immense que j'aurai. Mon cher grand, je ne veux pas devenir votre ennemie, il me sera déjà assez dur de vous devenir peu à peu, et bien vite, indifférente ; aussi ma décision étant irrévocable, avant de vous faire remettre cette lettre par Françoise, je lui aurai demandé mes malles. Adieu, je vous laisse le meilleur de moi-même.

- » Albertine. »
- 
- « Tout cela ne signifie rien, me dis-je, c'est même meilleur que je ne pensais, car comme elle ne pense rien de tout cela, elle ne l'a évidemment écrit que pour frapper un grand coup, afin que je prenne peur et ne sois plus insupportable avec elle. Il faut aviser au plus pressé : qu'Albertine

soit rentrée ce soir. Il est triste de penser que les Bontemps sont des gens véreux qui se servent de leur nièce pour m'extorquer de l'argent. Mais qu'importe ? Dussé-je, pour qu'Albertine soit ici ce soir, donner la moitié de ma fortune à M<sup>me</sup> Bontemps, il nous restera assez, à Albertine et à moi, pour vivre agréablement ». Et en même temps, je calculais si j'avais le temps d'aller ce matin commander le yacht et la Rolls Royce qu'elle désirait, ne songeant même plus, toute hésitation ayant disparu, que j'avais pu trouver peu sage de les lui donner. « Même si l'adhésion de M<sup>me</sup> Bontemps ne suffit pas, si Albertine ne veut pas obéir à sa tante et pose comme condition de son retour qu'elle aura désormais sa pleine indépendance, eh bien ! quelque chagrin que cela me fasse, je la lui laisserai ; elle sortira seule, comme elle voudra. Il faut savoir consentir des sacrifices, si douloureux qu'ils soient, pour la chose à laquelle on tient le plus et qui, malgré ce que je croyais ce matin d'après mes raisonnements exacts et absurdes, est qu'Albertine vive ici. » Puis-je dire, du reste, que lui laisser cette liberté m'eût été tout à fait douloureux ? Je mentirais. Souvent déjà j'avais senti que la souffrance de la laisser libre de faire le mal loin de moi était peut-être moindre encore que ce genre de tristesse qu'il m'arrivait d'éprouver à la sentir s'ennuyer, avec moi, chez moi. Sans doute, au moment même où elle m'eût demandé à partir quelque part, la laisser faire, avec l'idée qu'il y avait des orgies organisées, m'eût été atroce. Mais lui dire : prenez notre bateau, ou le train, partez pour un mois, dans tel pays que je ne connais pas, où je ne saurai rien de ce que vous ferez, cela m'avait souvent plu par l'idée que par comparaison, loin de moi, elle me préférerait, et serait heureuse au retour. « Ce retour, elle-même le désire sûrement ; elle n'exige nullement cette liberté à laquelle d'ailleurs, en lui offrant chaque jour des plaisirs nouveaux, j'arriverais aisément à obtenir, jour par jour, quelque limitation. Non, ce qu'Albertine a voulu, c'est que je ne sois plus insupportable avec elle, et surtout — comme autrefois Odette avec Swann — que je me décide à l'épouser. Une fois épousée, son indépendance, elle n'y tiendra pas ; nous resterons tous les deux ici, si heureux ! » Sans doute c'était renoncer à Venise. Mais que les villes les plus désirées comme Venise (à plus forte raison les maîtresses de maison les plus agréables, comme la duchesse de Guermantes, les distractions comme le théâtre) deviennent pâles, indifférentes, mortes, quand nous sommes liés à un autre cœur par un lien si douloureux qu'il nous empêche de nous éloigner. « Albertine a, d'ailleurs, parfaitement raison dans cette question de mariage. Maman elle-même trouvait tous ces retards ridicules. L'épouser, c'est ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, c'est ce qu'il faudra que je fasse, c'est cela qui lui a fait écrire sa lettre dont elle ne pense pas un mot ; c'est seulement pour faire réussir cela qu'elle a renoncé pour quelques heures à ce qu'elle doit désirer autant que je désire qu'elle le fasse : revenir ici. Oui, c'est cela qu'elle a voulu, c'est cela l'intention de son acte », me disait ma raison compatissante ; mais je sentais qu'en me le disant ma raison se plaçait toujours dans la même hypothèse qu'elle avait adoptée depuis le début. Or je sentais bien que c'était l'autre hypothèse qui n'avait jamais cessé d'être vérifiée. Sans doute cette deuxième hypothèse n'aurait jamais été assez hardie pour formuler expressément qu'Albertine eût pu être liée avec M<sup>lle</sup> Vinteuil et son amie. Et pourtant, quand j'avais été submergé par l'envahissement de cette nouvelle terrible, au moment où nous entrions en gare d'Incarville, c'était la seconde hypothèse qui s'était déjà trouvée vérifiée. Celle-ci n'avait ensuite jamais conçu qu'Albertine pût me quitter d'elle-même, de cette façon, sans me prévenir et me donner le temps de l'en empêcher. Mais tout de même, si, après le nouveau bond immense que la vie venait de me faire faire, la réalité qui s'imposait à moi m'était aussi nouvelle que celle en face de quoi nous mettent la découverte d'un physicien, les enquêtes d'un juge d'instruction ou les trouvailles d'un historien sur les dessous d'un crime ou d'une révolution, cette réalité en dépassant les chétives prévisions de ma deuxième hypothèse pourtant les accomplissait. Cette deuxième hypothèse n'était pas celle de l'intelligence, et la peur panique que j'avais eue le soir où Albertine ne m'avait pas embrassé, la nuit où j'avais entendu le bruit de la fenêtre, cette peur n'était pas raisonnée. Mais — et la suite le montrera davantage, comme bien des épisodes ont pu déjà l'indiquer — de ce que l'intelligence n'est pas l'instrument le plus subtil, le plus puissant, le plus approprié pour saisir le vrai, ce n'est qu'une raison de plus pour commencer par l'intelligence et non par un intuitivisme de l'inconscient, par une foi aux pressentiments toute faite. C'est la vie qui peu à peu, cas par cas, nous permet de remarquer que ce qui est le plus important pour notre cœur, ou pour notre esprit, ne nous est pas appris par le raisonnement mais par des puissances autres. Et alors, c'est l'intelligence elle-même qui, se rendant compte de leur supériorité, abdique par raisonnement devant elles

et accepte de devenir leur collaboratrice et leur servante. C'est la foi expérimentale. Le malheur imprévu avec lequel je me retrouvais aux prises, il me semblait l'avoir lui aussi (comme l'amitié d'Albertine avec deux Lesbiennes) déjà connu pour l'avoir lu dans tant de signes où (malgré les affirmations contraires de ma raison, s'appuyant sur les dires d'Albertine elle-même) j'avais discerné la lassitude, l'horreur qu'elle avait de vivre ainsi en esclave, signes tracés comme avec de l'encre invisible à l'envers des prunelles tristes et soumises d'Albertine, sur ses joues brusquement enflammées par une inexplicable rougeur, dans le bruit de la fenêtre qui s'était brusquement ouverte. Sans doute je n'avais pas osé les interpréter jusqu'au bout et former expressément l'idée de son départ subit. Je n'avais pensé, d'une âme équilibrée par la présence d'Albertine, qu'à un départ arrangé par moi à une date indéterminée, c'est-à-dire situé dans un temps inexistant ; par conséquent j'avais eu seulement l'illusion de penser à un départ, comme les gens se figurent qu'ils ne craignent pas la mort quand ils y pensent alors qu'ils sont bien portants, et ne font en réalité qu'introduire une idée purement négative au sein d'une bonne santé que l'approche de la mort précisément altérerait. D'ailleurs l'idée du départ d'Albertine voulu par elle-même eût pu me venir mille fois à l'esprit, le plus clairement, le plus nettement du monde, que je n'aurais pas soupçonné davantage ce que serait relativement à moi, c'est-à-dire en réalité, ce départ, quelle chose originale, atroce, inconnue, quel mal entièrement nouveau. À ce départ, si je l'eusse prévu, j'aurais pu songer sans trêve pendant des années, sans que, mises bout à bout, toutes ces pensées eussent eu le plus faible rapport, non seulement d'intensité mais de ressemblance, avec l'inimaginable enfer dont Françoise m'avait levé le voile en me disant : « Mademoiselle Albertine est partie. » Pour se représenter une situation inconnue l'imagination emprunte des éléments connus et à cause de cela ne se la représente pas. Mais la sensibilité, même la plus physique, reçoit, comme le sillon de la foudre, la signature originale et longtemps indélébile de l'événement nouveau. Et j'osais à peine me dire que, si j'avais prévu ce départ, j'aurais peut-être été incapable de me le représenter dans son horreur, et même, Albertine me l'annonçant, moi la menaçant, la suppliant, de l'empêcher ! Que le désir de Venise était loin de moi maintenant ! Comme autrefois à Combray celui de connaître Madame de Guermantes, quand venait l'heure où je ne tenais plus qu'à une seule chose, avoir maman dans ma chambre. Et c'était bien, en effet, toutes les inquiétudes éprouvées depuis mon enfance, qui, à l'appel de l'angoisse nouvelle, avaient accouru la renforcer, s'amalgamer à elle en une masse homogène qui m'étouffait. Certes, ce coup physique au cœur que donne une telle séparation et qui, par cette terrible puissance d'enregistrement qu'a le corps, fait de la douleur quelque chose de contemporain à toutes les époques de notre vie où nous avons souffert, certes, ce coup au cœur sur lequel spéculer peut-être un peu — tant on se soucie peu de la douleur des autres — la femme qui désire donner au regret son maximum d'intensité, soit que, n'esquissant qu'un faux départ, elle veuille seulement demander des conditions meilleures, soit que, partant pour toujours — pour toujours ! — elle désire frapper, ou pour se venger, ou pour continuer d'être aimée, ou dans l'intérêt de la qualité du souvenir qu'elle laissera, briser violemment ce réseau de lassitudes, d'indifférences, qu'elle avait senti se tisser, — certes, ce coup au cœur, on s'était promis de l'éviter, on s'était dit qu'on se quitterait bien. Mais il est vraiment rare qu'on se quitte bien, car, si on était bien, on ne se quitterait pas ! Et puis la femme avec qui on se montre le plus indifférent sent tout de même obscurément qu'en se fatiguant d'elle, en vertu d'une même habitude, on s'est attaché de plus en plus à elle, et elle songe que l'un des éléments les plus essentiels pour se quitter bien est de partir en prévenant l'autre. Or elle a peur en prévenant d'empêcher. Toute femme sent que, si son pouvoir sur un homme est grand, le seul moyen de s'en aller, c'est de fuir. Fugitive parce que reine, c'est ainsi. Certes, il y a un intervalle inouï entre cette lassitude qu'elle inspirait il y a un instant et, parce qu'elle est partie, ce furieux besoin de la revoir. Mais à cela, en dehors de celles données au cours de cet ouvrage et d'autres qui le seront plus loin, il y a des raisons. D'abord le départ a lieu souvent dans le moment où l'indifférence — réelle ou crue — est la plus grande, au point extrême de l'oscillation du pendule. La femme se dit : « Non, cela ne peut plus durer ainsi », justement parce que l'homme ne parle que de la quitter, ou y pense ; et c'est elle qui quitte. Alors, le pendule revenant à son autre point extrême, l'intervalle est le plus grand. En une seconde il revient à ce point ; encore une fois, en dehors de toutes les raisons données, c'est si naturel ! Le cœur bat ; et d'ailleurs la femme qui est partie n'est plus la même que celle qui était là. Sa vie auprès de nous, trop connue, voit tout d'un coup s'ajouter à elle les vies auxquelles

elle va inévitablement se mêler, et c'est peut-être pour se mêler à elles qu'elle nous a quittés. De sorte que cette richesse nouvelle de la vie de la femme en allée rétroagit sur la femme qui était auprès de nous et peut-être préméditait son départ. À la série des faits psychologiques que nous pouvons déduire et qui font partie de sa vie avec nous, de notre lassitude trop marquée pour elle, de notre jalousie aussi (et qui fait que les hommes qui ont été quittés par plusieurs femmes l'ont été presque toujours de la même manière à cause de leur caractère et de réactions toujours identiques qu'on peut calculer ; chacun a sa manière propre d'être trahi, comme il a sa manière de s'enrhumer), à cette série pas trop mystérieuse pour nous correspondait sans doute une série de faits que nous avons ignorés. Elle devait depuis quelque temps entretenir des relations écrites, ou verbales, ou par messages, avec tel homme, ou telle femme, attendre tel signe que nous avons peut-être donné nous-même sans le savoir en disant : « M. X. est venu hier pour me voir », si elle avait convenu avec M. X. que la veille du jour où elle devrait rejoindre M. X., celui-ci viendrait me voir. Que d'hypothèses possibles ! Possibles seulement. Je construisais si bien la vérité, mais dans le possible seulement, qu'ayant un jour ouvert, et par erreur, une lettre adressée à ma maîtresse, cette lettre écrite en style convenu et qui disait : « Attends toujours signe pour aller chez le marquis de Saint-Loup, prévenez demain par coup de téléphone », je reconstituai une sorte de fuite projetée ; le nom du marquis de Saint-Loup n'était là que pour signifier autre chose, car ma maîtresse ne connaissait pas suffisamment Saint-Loup, mais m'avait entendu parler de lui, et, d'ailleurs, la signature était une espèce de surnom, sans aucune forme de langage. Or la lettre n'était pas adressée à ma maîtresse, mais à une personne de la maison qui portait un nom différent et qu'on avait mal lu. La lettre n'était pas en signes convenus mais en mauvais français parce qu'elle était d'une Américaine, effectivement amie de Saint-Loup comme celui-ci me l'apprit. Et la façon étrange dont cette Américaine formait certaines lettres avait donné l'aspect d'un surnom à un nom parfaitement réel mais étranger. Je m'étais donc ce jour-là trompé du tout au tout dans mes soupçons. Mais l'armature intellectuelle qui chez moi avait relié ces faits, tous faux, était elle-même la forme si juste, si inflexible de la vérité que quand trois mois plus tard ma maîtresse, qui alors songeait à passer toute sa vie avec moi, m'avait quitté, ç'avait été d'une façon absolument identique à celle que j'avais imaginée la première fois. Une lettre vint ayant les mêmes particularités que j'avais faussement attribuées à la première lettre, mais cette fois-ci ayant bien le sens d'un signal.

- Ce malheur était le plus grand de toute ma vie. Et malgré tout, la souffrance qu'il me causait était peut-être dépassée encore par la curiosité de connaître les causes de ce malheur qu'Albertine avait désiré, retrouvé. Mais les sources des grands événements sont comme celles des fleuves, nous avons beau parcourir la surface de la terre, nous ne les retrouvons pas. Albertine avait-elle ainsi prémédité depuis longtemps sa fuite ? j'ai dit (et alors cela m'avait paru seulement du maniérisme et de la mauvaise humeur, ce que Françoise appelait faire la « tête ») que, du jour où elle avait cessé de m'embrasser, elle avait eu un air de porter le diable en terre, toute droite, figée, avec une voix triste dans les plus simples choses, lente en ses mouvements, ne souriant plus jamais. Je ne peux pas dire qu'aucun fait prouvât aucune connivence avec le dehors. Françoise me raconta bien ensuite qu'étant entrée l'avant-veille du départ dans sa chambre elle n'y avait trouvé personne, les rideaux fermés, mais sentant à l'odeur de l'air et au bruit que la fenêtre était ouverte. Et, en effet, elle avait trouvé Albertine sur le balcon.

#### **IV- La téléphonie : la voix de loin**

##### 1. La voix et la distance

« Et aussitôt que l'appel a retenti, dans la nuit pleine d'apparitions sur laquelle nos oreilles s'ouvrent seules, un bruit léger – un bruit abstrait – celui de la distance supprimée – et la voix de l'être cher s'adresse à nous. C'est lui, c'est sa voix qui est nous parle, qui est là. Mais comme elle est loin ! Que de fois je n'ai pu l'écouter sans angoisse, comme si devant cette impossibilité de voir, avant de longues heures de voyage, celle dont la

voix était si près de mon oreille, je sentais mieux ce qu'il y a de décevant dans l'apparence du rapprochement le plus doux, et à quelle distance nous pouvons être des personnes aimées au moment où il nous semble que nous n'aurions qu'à étendre la main pour les retenir. Présence réelle que cette voix si proche – dans la séparation effective ! Mais anticipation aussi d'une séparation éternelle ! Bien souvent, écoutant de la sorte, sans la voir celle qui me parlait de si loin, il m'a semblé que cette voix clamait des profondeurs d'où l'on ne remonte pas, et j'ai connu l'anxiété qui allait m'êteindre un jour, quand une voix reviendrait ainsi (seule, et ne tenant plus à un corps que je ne devais jamais revoir), murmurer à mon oreille des paroles que j'aurais voulu embrasser au passage sur des lèvres à jamais en poussière »<sup>6</sup>.

2. Orphée et Eurydice : si près si loin
3. L'espace littéraire

---

<sup>6</sup> Proust, *Le côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 209.